

PQ2.308
H8
F45

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.



FONDO
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

LA FÉE CÉVENOLE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

1689

« Ce sont les dragons qui viennent :
« Maman, sauvons-nous. »
(Ancienne chanson.)

Depuis quatre ans, la vallée pittoresque comprise entre les monts de la Margeride et les monts du Velay était ravagée par la guerre civile.

Terrifié par les multiples incendies qu'il voyait s'allumer au-dessous de lui, le pâtre n'osait plus descendre des hautes prairies où il gardait ses moutons. Dans les villages presque déserts, le tic tac des métiers et le chant des cardeurs de laine avaient brusquement cessé.

En bandes affolées, les hommes et les femmes, abandonnant leurs chers foyers, avaient fui vers les montagnes mystérieuses de la Lozère, cherchant asile dans la profondeur des grottes.

Le pays était aux mains des dragons, des dragons de M. de Noailles, chargés de ramener à coups de bottes,

dans le giron de l'Église, le petit troupeau des paysans cévenols, « qui paissait de mauvaises herbes, mais ne s'écartait pas », comme avait dit autrefois Mazarin en parlant des protestants en général.

« *Tel l'écolier, tel le dragon : c'était le soldat le plus gai, le soldat à la mode dont on contait les tours comme ceux du zouave d'aujourd'hui. Mais le zouave est fantassin, est peuple ; monsieur le dragon, au contraire, de quelque trou de paysan qu'il vint, une fois suffisamment dressé, brossé à coups de canne, était un gentilhomme, un marquis à l'instar de son colonel général, Lauzun, roi de l'impertinence. Il était ravi d'être craint, criait, cassait, battait et tenait à ce que l'on dît : « Le dragon, c'est le diable à quatre¹. »*

Le joyeux soldat avait tous les succès ; il opérait les plus étonnantes conversions et triomphait partout où les prédicateurs avaient perdu leur latin.

Les hérétiques les plus irréductibles baisaient dévotement les images pieuses que le dragon collait à l'extrémité du canon de son mousquet chargé.

*
*
*

Jusqu'en 1689, le petit village de Bralles, dont on ne saurait aujourd'hui retrouver le nom sur la carte, avait été épargné par ces convertisseurs zélés qu'étaient messieurs les dragons.

Placé comme un nid au creux d'un rocher, ce village

1. *Histoire de France* de Michelet.



Roberte la fée du château.

s'étendait au centre d'une triple couronne de montagnes qui lui servaient de remparts; mais ces montagnes, d'aspect abrupt d'un côté et semblables à des tours de forteresse, changeaient d'aspect en dévalant vers Bralles et se couvraient de prairies à pâquerettes, cerclées de nombreux petits ruisseaux.

La commune de Bralles, avec ses dépendances et sa ceinture verdoyante, surmontée d'une couronne de rocs tout blancs, constituait le domaine d'un noble seigneur, le comte de Bralles, qui lui devait son nom.

Le château du suzerain s'élevait à la cime des montagnes comme un poste d'avant-garde, tout entouré de murailles, de poternes, de tourelles à mâchicoulis, environné de fossés où cascadaient des torrents qui bruissaient d'intimidante façon en passant sous les herses des ponts-levis; on n'y entrait qu'avec une crainte respectueuse, car le propriétaire avait la réputation d'un très riche et très puissant seigneur.

* *

Le comte de Bralles était cependant un excellent prince. C'était un ancien officier, qui avait été autrefois un des plus brillants lieutenants du maréchal de Turenne.

Après avoir débuté dans la carrière des armes en participant à la glorieuse bataille de Fribourg¹ sous les ordres du duc d'Enghien, il avait suivi M. de Turenne, qui l'avait attaché à sa fortune.

1. 1643.

Il avait combattu contre les petits-maitres de la Fronde et contre les Espagnols.

En 1675, il était encore à Salzbach lorsque le grand Turenne y mourut frappé par un boulet ennemi.

S'il avait le cœur d'un brave soldat, M. de Bralles n'avait pas l'âme d'un courtisan. Il n'avait pas su réussir à la cour, et de bonne heure il s'était retiré dans ses terres. Là, il se consacrait tout entier au bonheur de ses vassaux et à l'éducation de sa nièce Roberte, une orpheline qu'il avait recueillie tout enfant.

* *

Le temps avait argenté la chevelure de l'oncle et doré celle de la nièce, qui était devenue une grande jeune fille blonde, si jolie, si jolie et si bonne, que les paysans ne l'appelaient jamais que *la fée du château*.

Il courait d'ailleurs sur le compte de Roberte des légendes.

Elle se montrait peu aux rustres du village, mais, dans certaines chaumières, des moribonds abandonnés de tout le monde avaient vu à leur chevet un sylphe à robe lamée d'argent, qui avait sa figure et qui leur avait rendu la santé en leur faisant boire un philtre!

Dans la forêt de Mercoire, des malheureux qui allaient à l'affouée avaient cru la voir passer, rapide comme le vent, sur une haquenée blanche qui franchissait sans effort les plus rudes obstacles, et puis, sous les pas du cheval, disparu tout d'un coup, ils

avaient, très étonnés, ramassé plusieurs ducats d'Espagne!

Une année, — la veille du jour de la Saint-Jean, — alors que l'on dansait autour des feux de joie allumés dans le village, la nièce du comte de Bralles avait affirmé que Dieu aimait et protégeait ses paysans, parce qu'ils étaient simples, bons et honnêtes. Or, le lendemain matin il s'était produit un phénomène de *parhélie*¹ merveilleux : des petits pâtres, qui gardaient leurs troupeaux sur les sommets des montagnes, avaient vu tout d'un coup, dans le ciel bleu, *trois soleils étincelants* qui étendaient sur le village l'image d'une croix grecque lumineuse, signe évident de la protection divine.

On citait cent exemples des apparitions mystérieuses de la *fée du château*, et chaque jour la légende de cette fée s'amplifiait du récit d'un miracle nouveau.

Cependant la rudimentaire instruction des pauvres paysans, qui la regardaient comme une magicienne, avait fait à Roberte le sort de toutes les divinités que notre humanité adore et redoute tout à la fois.

On la bénissait quand on lui attribuait quelque bonheur; on la redoutait quand on n'avait pas la conscience tranquille. On l'aimait pour ses bienfaits, tout en l'entourant du respect craintif que l'on accorde à ceux qui paraissent jouir d'un pouvoir occulte.

Roberte, née de parents catholiques, était d'ailleurs *papiste*, et, dans le château de son oncle, qui était

1. *Parhélie* : image du soleil réfléchi dans une nuée, et qui semble multiplier l'astre comme des glaces réfléchissant une lumière.

protestant, comme son ancien chef Turenne, il y avait une chapelle où venait, toutes les semaines, célébrer les offices, un moine du diocèse de Mende, que les paysans n'aimaient pas. Cet homme avait l'habit d'un prêtre, mais il avait trop souvent l'anathème à la bouche quand il parlait des hérétiques.

Ceux-ci, qu'effrayaient ses menaces prophétiques, l'accusaient de faire mourir leurs moutons de la clavelée.

Dans le grand hall de son château, le comte de Bralles venait de ceindre son épée sur un pourpoint de velours, rehaussé d'un col de dentelles.

L'épée était de rigueur en toute occasion pour un seigneur; mais, dans la ceinture qui soutenait cette arme, le comte avait passé deux pistolets! Il était botté comme pour un long voyage et allait se revêtir d'un large manteau de couleur sombre, lorsque le bruit d'une porte se fit entendre; une tapisserie se souleva légèrement, encadrant la tête blonde d'une charmante jeune fille aux cheveux d'or.

« Père, dit-elle sans s'avancer, en curieuse qui craint d'être indiscrète, mais cependant voudrait savoir, tu vas sortir? »

— En effet, dit le comte avec une certaine hésitation, je vais au prêche. »

Puis, avec un bon sourire, il ajouta, tendant les bras à la jeune fille :

« Viens m'embrasser, mon enfant. »

Roberte (on a deviné que c'était elle) fut tout de suite dans les bras du comte; mais, en quittant son étreinte, elle fixa son costume, et faisant un geste :

« Père! dit-elle.

— Roberte! reprit le comte d'un ton évasif.

— Tu vas au prêche? »

Et elle montra du doigt les pistolets.

« Je vais au prêche! »

La réponse, quoique péremptoire, était en contradiction avec la tenue guerrière. Roberte tenta par une ruse de surprendre le mot de l'énigme qui l'inquiétait.

« Père, dit-elle, les yeux à terre, tu m'avais promis que tu me conduirais un jour écouter le pasteur Léger, cet homme si éloquent dont tu parles avec tant de respect et d'éloges. »

Et, sur la fin de sa phrase, elle passa, câline, ses bras autour du cou de son oncle.

« C'est vrai, répondit celui-ci, mais l'occasion n'est pas propice.

— Pourquoi?

— Parce que, répliqua de Bralles, en dénouant les bras de sa nièce, les persécutions redoublent contre les malheureux qui s'obstinent dans le culte de leurs pères.

— Les persécutions, encore?

— Oui; le ministre Louvois a obtenu du roi des ordres terribles, qu'il fait exécuter avec la dernière cruauté.

— Mais...

— Oh! ma Roberte, ajouta le comte de Bralles ému,

laissant échapper son secret malgré lui... c'est épouvantable.

« En bas... le village est plein de malheureux qui ont été poursuivis et traqués dans la montagne comme des bêtes malfaisantes. Hâves, décharnés, mourant de faim, les habits déchirés par les ronces des sentiers, les pieds ensanglantés par les rocs qu'ils ont escaladés, quelques-uns de mes frères ont fait halte dans notre vallée. Je vais avec eux écouter la voix consolatrice du pasteur Léger. Ce soir, je les conduirai par des sentiers ignorés à travers les montagnes, car je dois assurer leur fuite.

— Et tu vas me laisser ici, père? » s'exclama Roberte toute en larmes.

M. de Bralles s'attendrit.

« Ma fée, je reviendrai à l'aurore demain. C'est Dieu qui, les jours suivants, protégera nos frères jusqu'à la frontière. Je t'en ai déjà trop dit, puisque tu t'inquiètes. Prie Dieu pour nous.

— Je prierai Dieu pour ceux qui s'en vont, et ils seront sauvés; mais toi, père, qui reviendras ici, ne vas-tu pas encourir la colère du roi et de l'archiprêtre de Mende?

— Mon passé me couvre aux yeux du roi. Je l'ai servi en loyal soldat sous les ordres de M. de Turenne qui était huguenot comme moi. — A demain, ma Roberte. Ne crains rien. »

Et il tenta de s'esquiver, en mettant un dernier baiser sur le front de la jeune fille.

« Père! père, cria Berthe, emmène-moi!

— Non, dit brusquement M. de Bralles, qui, impa-

tiement par l'insistance de sa nièce, fit mine de s'éloigner et prit son manteau.

— Père, continua la jeune fille, sans paraître remarquer son humeur, tu disais tout à l'heure que le village était plein de malheureux harassés, mourant de faim.

— Oui, répondit nerveusement le comte de Bralles.

— Eh bien, permets que je te suive; je n'irai pas au prêche, mais la présence de la *fée du château* est nécessaire au village pour secourir ces malheureux dont tu parlais tout à l'heure d'une voix si émue. »

Et avec insistance :

« Père, laisse-moi t'accompagner, je t'en prie.

— Je ne puis te le permettre, répliqua M. de Bralles de plus en plus nerveux. Tu es catholique, ajouta-t-il d'un ton presque hautain, tu n'as rien à faire avec nous. »

Mais Roberte avait du sang noble dans les veines :

« Me reprocherais-tu ma religion, père? s'écria-t-elle. Elle prescrit cependant le bien, comme la tienne! »

Puis, paraissant céder à la volonté de celui qu'elle appelait son père parce qu'il avait remplacé avec ferveur et dévouement celui qu'elle avait perdu, elle tomba à genoux... devant la porte...

En écoutant parler sa nièce, qu'il aimait comme son enfant et qu'il regardait comme telle, le comte de Bralles s'était ému. En voyant son attitude à genoux, il se précipita vers elle, la releva et la prit dans ses bras.

« Ma fille, pardonne-moi, lui dit-il; ta religion est

bonne, qui t'inspire de telles paroles. Tu la pratiques bien. Je t'aime. Tu viendras avec moi. »

Et tout de suite le comte de Bralles, étant pressé de partir, appela ses laquais.

« Allez seller, au plus vite, la jument de votre demoiselle, leur ordonna-t-il, et veillez à ce qu'il soit porté derrière elle hardes et victuailles, qu'elle distribuera au nom du Christ! »